

**Buysens, Eric, *la Communication et l'articulation linguistique*, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles, 1967, 175 p.**

Irène V. Spilka

Volume 13, Number 3, septembre 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/017937ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/017937ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Spilka, I. V. (1968). Buysens, Eric, *la Communication et l'articulation linguistique*, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles, 1967, 175 p. *Meta*, 13(3), 154–156. <https://doi.org/10.7202/017937ar>

---

BUYSSENS, Eric, *la Communication et l'articulation linguistique*, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles, 1967, 175 p.

---

Dans cet ouvrage, M. BuysSENS expose avec clarté et concision des notions fondamentales concernant la sémiologie et la linguistique. Malheureusement on ne peut pas dire que ses vues soient très neuves ni qu'elles s'appuient toutes sur l'observation scientifique. De fait, l'auteur cherche parfois dans l'introspection et le raisonnement logique l'explication des phénomènes qu'il rapporte. La philosophie est certes un moyen de connaissance aussi défendable que la méthode scientifique, mais il convient de ne pas mélanger les genres, surtout dans un exposé qui se veut didactique comme celui-ci. Ajoutons que le lecteur nord-américain, habitué à considérer la psychologie comme l'étude scientifique des conduites humaines et animales, et la sociologie comme celle du comportement des groupes, pourra s'étonner de la nuance particulière que prennent dans cet ouvrage les mots psychologique et social, le premier désignant les opérations de l'esprit et le second les rapports d'un individu à un autre; par ailleurs, le même lecteur, familiarisé depuis longtemps avec la méthode expérimentale, cherchera, mais en vain, la description des expériences ayant servi à la démonstration des hypothèses formulées par l'auteur; enfin, il refusera, parce qu'elle lui paraîtra gratuite, une affirmation comme celle-ci (c'est nous qui soulignons) :

Un automobiliste qui maintient sa vitesse à 80 km à l'heure alors qu'il passe devant un panneau imposant un maximum de 60 km, a très bien compris la signification du panneau: *son esprit a été dûment influencé non son comportement.*

Le livre comporte deux parties, « Sémiologie » et « Linguistique », qui sont fort inégales et dont la première n'est que l'édition remaniée et augmentée d'un travail antérieur, *les Langages et le discours. Essai de linguistique fonctionnelle dans le cadre de la sémiologie*, paru en 1943; c'est de beaucoup la plus faible.

Cette faiblesse provient surtout du vieillissement. Parmi les vingt-cinq ouvrages de référence cités, dans les notes infrapaginales, un seul a moins de dix ans et douze remontent aux années vingt et trente. Or, la sémiologie s'est considérablement développée depuis cette époque, surtout en Amérique où les travaux de Berlo, Cherry, Ruesch et Bateson ont ouvert une large voie aux recherches expérimentales dans ce domaine. Mais M. BuysSENS semble ignorer totalement l'existence des auteurs américains.

La sémiologie étudie les signes servant à communiquer. Un système de signes, les sèmes, s'appelle une sémie. Les langues sont des systèmes de signes, et Saussure rangeait la linguistique parmi les diverses branches de la sémiologie. Or, en fait, les études sémiologiques n'ont pris leur essor qu'à la suite des études linguistiques et elles ne sont pas toujours parvenues à se libérer entièrement de la tutelle de ces dernières. C'est sans doute pour cette raison que M. BuysSENS ramène la notion de communication à celle, beaucoup plus restreinte, de communication consciente et volontaire. En effet, les sémies étudiées par les

linguistes, soit les langues ou codes linguistiques, doivent être apprises: l'enfant ne naît pas doué d'un code linguistique donné; les langues étrangères nous demeurent inintelligibles aussi longtemps que nous n'en faisons pas l'apprentissage. Il est donc logique de dire que le code linguistique est un objet dont nous sommes conscients et que nous employons volontairement. Mais il y a loin de là à croire que toute communication est nécessairement consciente et volontaire (les paroles prononcées en état d'hypnose échappent au contrôle de la conscience et de la volonté, mais elles n'en sont pas moins des actes de communication), à plus forte raison que tout code doit obligatoirement être constitué de signes conventionnels. Certes, M. Buyssens ne nie pas que certains signes naturels, les indices, puissent à l'occasion servir de moyens de communication, mais il leur refuse, pour ainsi dire, droit de cité parmi les sémies.

Ce refus appelle des remarques sur la nature des signes et sur la notion de convention. Dès le début du siècle, Charles Sanders Peirce a établi une distinction très importante (et plus nuancée que celle de M. Buyssens) entre les signes naturels et les signes conventionnels. Les premiers se divisent en deux classes, les *icônes* et les indices. Les icônes établissent un rapport de ressemblance entre le signifié et le signifiant, par exemple, la représentation d'un animal et l'animal représenté; l'écriture picturale utilisée par certains Indiens d'Amérique faisaient usage d'icônes. Les indices opèrent par la contiguïté de fait entre le signifiant et le signifié, par exemple, la fumée et le feu, les nuages et la pluie, une trace de pas sur le sable, etc. Les signes conventionnels, d'autre part, opèrent avant tout par contiguïté instituée, apprise, entre le signifiant et le signifié; les panneaux de signalisation routière, les pièces de monnaie, et les langues sont essentiellement constitués de signes conventionnels. À ce sujet, on lira avec profit l'excellent article de Roman Jakobson, paru dans la revue *Diogène* (n° 51, 1965), auquel nous empruntons les définitions données ci-haut. Ajoutons, comme le fait très justement remarquer M. Buyssens, que chaque sémie ne saurait toujours suffire seule au besoin de la communication. Aussi trouve-t-on souvent des combinaisons de sémies opérant en même temps: le personnage qui gesticule, les dessins animés parlants, etc. Le discours lui-même mélange les signes conventionnels, les indices et les icônes, par exemple lorsqu'on prononce des paroles (signes conventionnels) entrecoupées de soupirs (indices) où l'ordre des mots rappelle l'ordre des événements (icônes). Dans ces conditions, il est inutile, et même imprudent, de vouloir écarter les signes naturels du champ des études sur la communication. Certes, chaque sémie peut être l'objet d'une étude indépendante, mais c'est faire violence à la réalité que de négliger l'action réciproque des systèmes de signes les uns sur les autres. Le propre de la communication humaine est, en effet, de discerner parmi les objets qui nous entourent ceux qui ont une valeur de signification et de déchiffrer les messages qu'ils recèlent. Cela exige toujours un apprentissage, une initiation: les êtres incultes ne parviennent pas d'emblée à comprendre un dessin, une photographie; le très jeune enfant ne connaît pas le sens de la fumée. Comme l'a montré Freud, tout peut signifier, c'est l'homme qui donne leur sens aux choses.

Ajoutons enfin, avant d'aborder la seconde partie de l'ouvrage, que la connotation n'est pas, comme semble le croire M. Buyssens, un langage élémentaire, informe et difficile à saisir « qui embarrasse le sémiologue qui veut l'étudier ». Osgood et ses collègues travaillant à l'Université de l'Illinois ont montré, il y a dix ans déjà, que la connotation se laisse analyser; ils y ont même distingué trois éléments fondamentaux, à savoir la qualité (bonne ou mauvaise), la force et le dynamisme, qui sont les trois propriétés principales de tout objet intéressant l'affectivité du sujet. Leurs études ont déjà connu des applications pratiques dans divers secteurs des sciences du comportement, notamment en psychiatrie.

En résumé, on peut dire que si intéressantes qu'aient été en 1943 les considérations de M. Buyssens concernant la communication, elles sont aujourd'hui dépassées. Nous regrettons vivement que l'auteur n'ait pas songé à renouveler davantage sa pensée car les ouvrages de sémiologie sont rarissimes en français; tout compte fait, il aurait mieux valu rééditer l'ouvrage primitif en prenant soin d'indiquer la date de publication de l'original.

La seconde partie se veut « une synthèse allant de la vie sociale au fait concret de la parole ». En fait, le but atteint par l'auteur est plus modeste, celui-ci se contente, en effet, de présenter au lecteur cultivé et curieux un aperçu de la linguistique structurale telle qu'on la concevait avant la seconde moitié du siècle, c'est-à-dire une linguistique statique, mécanique, dominée par le modèle conceptuel en vogue à l'époque, celui de la transformation et de la conservation de l'énergie. Cette attitude mentale se manifeste de façon encore plus flagrante dans un autre ouvrage du même auteur, *Linguistique historique* publié deux ans plus tôt, où il est démontré que les changements sémantiques survenant dans la langue n'ont d'autre raison d'être que de maintenir constant le volume du lexique! C'est cette même façon de penser qui empêche M. Buyssens de comprendre l'utilisation du zéro en linguistique comme en mathématique (cf. p. 142 sqq.). En effet, si les formes linguistiques ont une existence réelle et si les chiffres dénotent des grandeurs, il est évident qu'il ne peut y avoir de phonème zéro, car pour parler du degré zéro il faut se référer non au concept de quantité mesurable mais à celui variable de fonction. Or cela suppose une évolution intellectuelle dont certains linguistes ne sont pas encore capables.

Dans l'ensemble, des valeurs sûres comme la linéarité du discours, sa double articulation, la hiérarchie des niveaux d'analyse, l'opposition entre le signifiant et le signifié, etc.; des faiblesses impardonnables: simplification trop sommaire (« Quant à la classe des adverbes, elle reçoit tout ce qui reste »), pétition de principe (voir, p. 162, la définition des voyelles), invention discutable, celle du « phonème fictif » [*sic*], etc.; aucune nouveauté intéressante, aucune hardiesse de pensée véritable. Cela donne envie de relire le *Cours* de Saussure.

IRÈNE V. SPILKA